

Les courants migratoires italiens vers la Guillotière dans la première moitié du XX^{ème} siècle

CONDON (Stephanie)

Stéphanie Condon

* Equipe de Géographie Sociale et de
Gérontologie, Université de Paris VII

Cette recherche essentiellement géographique (Condon, 1987) porte sur l'impact des migrants dans une ville française pendant la première moitié du XXe siècle. Par rapport aux nombreuses études menées tant sur le XIXe siècle que sur la période qui a suivi la dernière guerre, l'entre-deux-guerres a fait l'objet de peu de recherches. Il s'agit pourtant d'une période essentielle tant pour l'accélération de la croissance industrielle et urbaine que pour l'augmentation de la mobilité des campagnes vers les villes (Lequin, 1977; Merlin, 1971; Duby, 1976). Les grands centres urbains, tels que Paris et Lyon, se sont développés rapidement grâce à l'arrivée de milliers de migrants provinciaux et étrangers.

Le quartier de la Guillotière a été le témoin de cette turbulence urbaine et démographique. Ancienne banlieue de Lyon, la Guillotière fut annexée à la ville en 1852, lors des débuts de l'essor industriel vers l'est. Alimentée par des migrants venus soit des régions situées au sud et à l'est de Lyon soit de Suisse puis d'Italie, la Guillotière était à la fin du XIXe siècle densément peuplée. Les

immeubles d'habitation étaient juxtaposés aux nombreux ateliers et commerces, le tout étant enserré entre les casernes à l'est, les locaux hospitaliers et universitaires au bord du Rhône à l'ouest et la gare de la Mouche au sud. Ce quartier est limité au nord par le cours Gambetta : c'est le dixième canton de Lyon.

Les Italiens ont constitué un élément important du peuplement de ce quartier. Bien qu'ils aient été nombreux en France et à Lyon bien avant la fin du XIXe siècle et aient représenté la communauté étrangère la plus importante, de la première guerre mondiale jusqu'en 1960, peu de recherches ont été consacrées aux immigrés italiens (Marcel-Rémond, 1928; Mauco, 1932; Chatelain, 1952; Girard et Stoetzel, 1953). L'importance quantitative des migrations italiennes et leur impact démographique, économique et culturel sur les sociétés d'accueil ont déjà fait l'objet de recherches menées aux États-Unis et en Italie (Tomasi et Engel, 1970; Thernstrom, 1973; Barton, 1975). Malgré le rôle significatif joué par l'immigration italienne en France dans le contexte des politiques démographique et économique mises en œuvre par les gouvernements à partir du lendemain de la première guerre mondiale (Bonnet, 1976), la recherche sur l'apport de cette immigration, depuis les années 1950, est restée limitée à un petit nombre de travaux de qualité (Faidutti-Rudolphe, 1964; Bonnet, 1977; Milza, 1979; Campani, 1985; Palidda, 1982).

La recherche menée a donc tenté de suivre trois directions jusqu'ici peu analysées simultanément : un quartier, une population immigrée et une période méconnue.

LES PISTES DE RECHERCHE EXPLORÉES

Un premier travail a porté sur l'existence de courants migratoires provenant de régions ou de communes spécifiques. Comment de tels courants ont-ils évolué au cours d'un demi-siècle et existe-t-il de vraies chaînes migratoires ? (MacDonald et MacDonald, 1964) ?

Cette migration a-t-elle été le fait d'une majorité d'hommes jeunes et isolés à l'image des masses instables que décrivent Louis Chevalier (1973) pour Paris et William Sewell (1985) pour Marseille ? S'agit-il au contraire d'une migration féminine ou familiale ?

Comment la population italienne s'est-elle intégrée dans la vie économique et sociale du quartier et de la ville ?

LES SOURCES ET LES METHODES

Un dépouillement exhaustif des listes nominatives du recensement du dixième canton de Lyon a d'abord été effectué pour les années 1911, 1921 et 1936. Une analyse des bulletins individuels du recensement de 1954 a permis ensuite de traiter la période qui suit la deuxième guerre mondiale. En tout, 3920 personnes nées en Italie (898 en 1911 ; 976 en 1921; 963 en 1936 et 1083 en 1954) ont été recensées soit 1766 ménages comprenant au moins une personne ou un époux né en Italie et souvent des enfants nés en France.

Les tableaux du recensement publiés par l'INSEE (concernant la population étrangère) et ceux publiés par l'ISTAT (l'Institut Italien de la Statistique) permettent en outre d'insérer cette migration dans le contexte régional et national.

J'ai eu également recours à des sources complémentaires afin d'échapper à une approche trop sèchement statistique. Les registres d'état-civil ont permis d'analyser les problèmes du mariage entre Italiens ou ceux du mariage mixte. Tous les mariages où au moins l'un des conjoints est né en Italie et réside à la Guillotière ont été relevés par périodes de cinq ans correspondant aux années de recensement envisagées. L'indication des témoins s'est, par exemple, révélée très utile.

De nombreux documents non publiés, rassemblés dans les Archives de la Police (aux Archives Départementales du Rhône) ont permis d'analyser les activités de la population italienne (entre 1890 et 1940 environ) et les réactions des pouvoirs publics vis à vis de cette population.

L'identification d'un courant migratoire spécifique provenant de la province de Frosinone (située entre Rome et Naples) a été confortée par une série d'entretiens avec une vingtaine de personnes originaires de cette province et vivant à Lyon afin de mieux comprendre les motivations en jeu. Un séjour dans cette région de Frosinone en août 1985 m'a permis d'étudier le rapport entre Lyon et cette province à travers des discussions avec les « gens du pays », des émigrés rentrés pour « Ferragosto » et avec un ancien émigré à Lyon, réinstallé dans sa province natale.

En résumant les résultats principaux de la recherche, je prêterai une attention toute particulière à ce courant migratoire venu de l'Italie du Sud.

LES COURANTS MIGRATOIRES

Au recensement de 1911, un tiers des migrants italiens résidant à la Guillotière sont nés dans la province de Turin et 12 % dans celle de Vercelli. Au

total, six provinces (dont cinq piémontaises) représentaient 65 % des Italiens de la Guillotière. Au lendemain de la première guerre mondiale, la part des provinces de Turin et de Vercelli a diminué. La province de Frosinone représentait alors 14 % des Italiens et, avant 1936, elle est devenue la source la plus importante (20 %). Son rôle s'est affirmé après la deuxième guerre mondiale : 27,5 % des Italiens au recensement de 1954 sont nés dans la région de Frosinone. Enfin, les trois provinces de Frosinone, de Turin et de Vercelli représentaient la moitié des Italiens à la Guillotière de 1921 à 1954.

Au sein de ces courants, certaines communes ont été à l'origine d'une forte émigration vers Lyon. Pour les provinces de Turin et de Vercelli, les origines sont relativement dispersées entre les villes des grandes vallées et la ville de Turin joue un rôle important. Mais c'est dans la province de Frosinone que le rôle des courants localisés est le plus net (Fig. 1). Bien que peu d'explications soient totalement convaincantes, on peut penser que certaines communes de cette province ont établi un lien avec des lieux d'immigration donnés, aussi bien avec certaines villes américaines ou britanniques qu'avec des villes françaises : ainsi, la Guillotière a accueilli de nombreux migrants de la commune d'Isola Liri et de ses environs. L'existence de « routes de migrations » apparaît ainsi nettement.

LA STRUCTURE DE LA POPULATION

La pyramide des âges des Italiens au recensement de 1911 témoigne d'une population qui a déjà mûri. Seul un quart des Italiens fait partie de la tranche des 20-29 ans. Mais chacun des courants provinciaux se différencie.

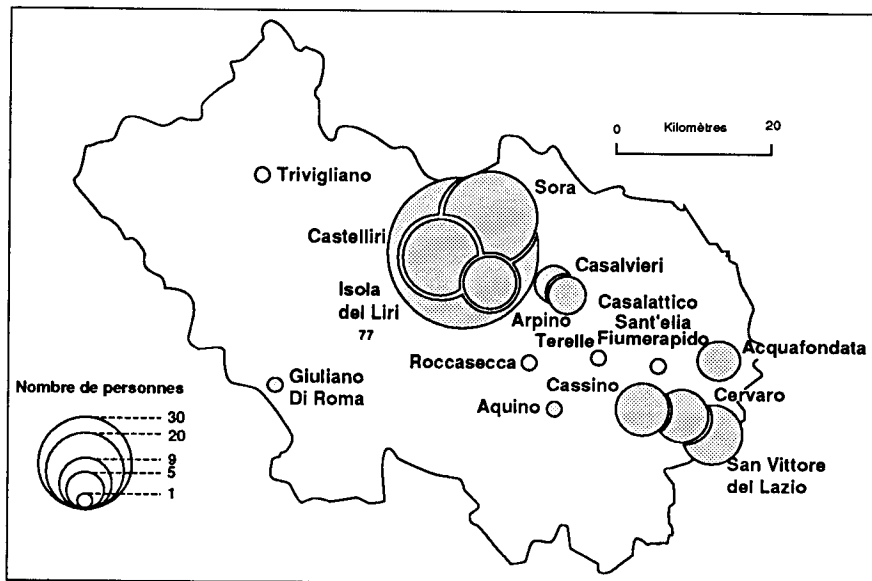


Fig 1 : Les origines des migrants venus de la Province de Frosinone, résidant à la Guillotière en 1936

Ainsi les migrants de Frosinone sont plus jeunes (40 % âgés de 20 à 29 ans, 16 % ont moins de 18 ans) tandis que ceux de Turin et de Vercelli sont plus âgés. Toutefois, si l'émigration de Vercelli est plutôt masculine, celle provenant de Frosinone ou de Turin est marquée par l'équilibre des sexes.

Pendant l'entre-deux-guerres, de nouveaux individus jeunes arrivent, dont une plus forte proportion de femmes des régions de Vercelli et de Frosinone. Pourtant, en 1936, cette population a vieilli : 60 % des Italiens de Turin et 64 % de ceux de Vercelli ont plus de 40 ans. La population originaire de Frosinone reste jeune : plus de la moitié (52 %) est âgée de 20 à 39 ans.

En 1954, la population s'est en partie renouvelée, grâce à une migration moins familiale et plus masculine qu'avant la guerre. Cependant, la Guillotière participe moins que d'autres parties de l'agglomération Iyonnaise à l'accueil de cette migration récente puisque 59 % des Italiens résidant dans

le quartier sont âgés de plus de 50 ans.

L'étude de la structure des ménages confirme la nature « stable » et équilibrée de cette population. En 1911, 63 % des ménages sont de type nucléaire (42 % de la population fait partie d'un couple), 15 % sont de type étendu, auxquels s'ajoutent 6 % de ménages « augmentés » (contenant au moins un membre sans lien familial avec le chef ; Hareven, 1982, Chap. 7), enfin 16 % vivaient seuls. Nombreux sont les nouveaux arrivants qui sont accueillis par des familles déjà installées. Mais ce phénomène diminue au cours de la période, suivant le ralentissement de l'immigration dans les années 1930 : en 1936, 70 % des ménages sont nucléaires (46 % de la population fait partie d'un couple), seulement 6,7% sont de type étendu et 21 % sont constitués d'un seul membre. Cette dernière catégorie est plus importante dans la population venue du Turin (35 %) que parmi les originaires de Frosinone (10 %). De plus, près d'un tiers des personnes vivant

seules sont des femmes de plus de 40 ans. Malgré de nouveaux apports à partir de 1947, la structure de 1954 ne présente que peu de changements.

LES MARIAGES

Au recensement de 1911, 55 % des couples sont « italiens » (c'est-à-dire que les deux époux sont italiens). Parmi ceux-ci, 71 % sont des couples formés d'Italiens originaires de la même province. La plupart des couples mixtes sont composés d'un mari italien et d'une épouse française (voir Munoz-Perez et Tribalat, 1984, pp. 427-432). Il est à noter que les Piémontais se marient plus fréquemment avec des femmes françaises. Si les Italiennes ne se marient pas toutes avec un homme de la même province, elles se marient plutôt avec un Italien d'une autre province qu'avec un étranger.

Ces tendances évoluent peu pendant la période, si ce n'est que le nombre de couples mixtes en 1921 diminue. En 1954, moins de la moitié des couples sont « italiens » (42,5 %) et les Italiennes se marient plus souvent avec un étranger (20 %).

L'ancienneté de l'implantation des courants piémontais a entraîné leur intégration dans la population française grâce au mariage en France. L'analyse des registres des mariages montre que la plupart des mariages de couples italiens ont eu lieu avant l'émigration. La proportion des mariages mixtes parmi les mariages concernant au moins un Italien à la Guillotière varie entre 76 et 91% pendant la période. Néanmoins il est intéressant de remarquer qu'en 1923, 1924 et 1949, la moitié des mariages célébrés à la Guillotière concernaient un couple italien. Il s'agit souvent de mariages consentis avant l'émigration : ainsi, M. et Mme O., qui ont quitté la

zone dévastée par les bombardements autour de Castelliri (Frosinone), s'étaient promis de se marier une fois arrivés à Lyon (entretien du 24.06.85 à la Guillotière).

LA DISTRIBUTION PROFESSIONNELLE

LES HOMMES

En 1911, les italiens de la Guillotière travaillaient dans onze secteurs économiques, dont la plupart industriels. Le seul secteur du bâtiment représentait 27,5 % des italiens, en particulier ceux de Vercelli : c'était une niche économique qui allait en s'affirmant dès la fin du XIX^e siècle (Chatelain, 1952, pp. 318-319 ; Paufigue, 1906). Un quart des italiens de la région de Frosinone, plus récemment arrivés, travaillaient dans l'artisanat (le cuir, le bois et le vêtement), tandis qu'à l'échelle de la ville de Lyon, la majorité travaillait comme domestique ou comme manoeuvre (Faidutti-Rudolphe, 1964, pp. 70-71 et 288).

Deux évolutions ont marqué la distribution professionnelle pendant cette période. D'une part, la proportion d'italiens travaillant dans le commerce a doublé entre 1911 et 1936. D'autre part, en relation avec ce dernier phénomène, le nombre de patrons est passé de 32 en 1921 à 101 en 1936. Parmi ceux-ci : 10 ébénistes, 6 tailleurs, 14 plâtriers-peintres, 14 patrons de café et 7 coiffeurs (dont 5 originaires du Frosinone). L'un des interviewés se souvient des possibilités offertes à cette époque : « Entre les deux guerres, c'était facile à monter un petit commerce. Même si on n'avait qu'un kilo d'haricots à vendre, c'était un début ! » (M. A., 10.05.85, à la Guillotière).

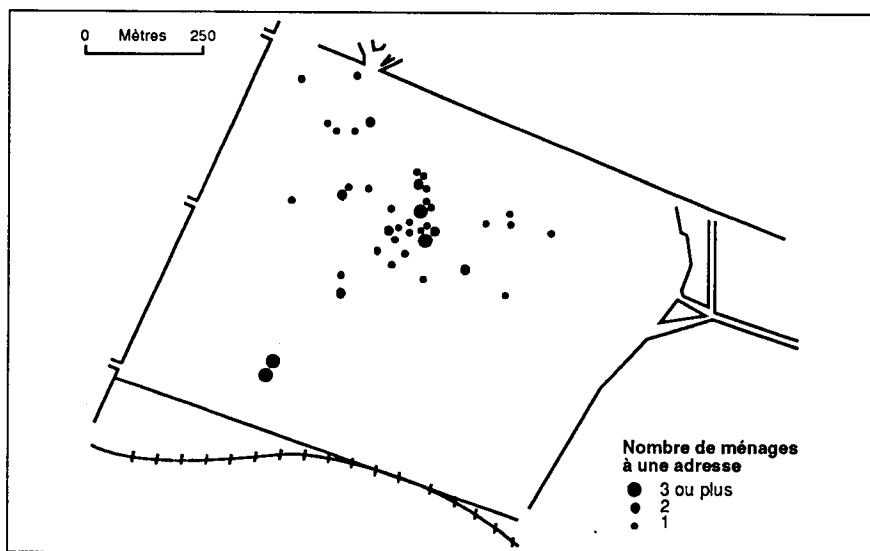


Fig 2 Lieu de résidence en 1921 des ménages originaires du Frosinone.

LES FEMMES

Le rôle des femmes dans le fonctionnement des petites entreprises était considérable. Pourtant, les femmes travaillant aux côtés de leur mari échappent souvent au recensement. Ainsi, la proportion de femmes mariées et déclarées comme « actives » varie entre 20 et 28 % pendant la période étudiée, alors que la quasi-totalité des femmes célibataires travaillent. En 1921, le taux de femmes mariées et actives originaires de Frosinone était faible par rapport à celui des femmes de Turin : 14 % contre 28 %. A la veille de la deuxième guerre mondiale, ces taux se sont rapprochés.

En 1911, les trois-quarts des femmes travaillaient soit dans la confection, soit dans les « services personnels ». Ces dernières, pour la plupart originaires du Piémont, travaillaient surtout comme domestiques. Dix ans plus tard, la part des domestiques dans la population active féminine a augmenté, jusqu'à représenter 44 %, ce qui correspond à la reprise de l'immigration de femmes seules après la guerre. En 1936, la moi-

tié des femmes actives étaient réparties entre ces deux secteurs « féminins » (la confection et les services personnels). Un quart des femmes travaillaient comme employées de bureau, de café ou de commerce et un petit nombre (5,3 %) comme ouvrières de l'industrie. La part des domestiques a augmenté en 1954 (35 %), mais les activités professionnelles des femmes se révèlent beaucoup plus variées, surtout avec l'entrée d'un grand nombre d'entre elles dans le travail en usine.

LE LIEU DE RESIDENCE

A partir des recensements et avec l'aide des indicateurs lyonnais de l'époque, il a été possible de retracer la distribution résidentielle des ménages (dont le chef ou l'époux(se) est Italien) à la Guillotière. A première vue, dès 1911, les ménages étaient relativement dispersés dans le quartier. Cependant, il existe de fortes concentrations dans les rues étroites du vieux cœur du quartier et le long des axes de la Grande Rue de

la Guillotière et de la rue Sébastien Grype.

Ces concentrations s'expliquent, d'une part par la densité des immeubles d'habitation vétustes. D'autre part, l'identification de chaînes migratoires dans cette population laisse supposer que des réseaux familiaux ou sociaux ont pu conduire à des groupements de ménages d'une même origine (Foerster, 1919, p. 431 ; Barton, 1975, p. 58). La distribution des ménages originaires de la région de Frosinone en 1921 a été cartographiée (Fig. 2). La carte montre bien les regroupements, en particulier dans un rectangle de 150 m sur 80 m au coeur du quartier, où l'on trouve 32 ménages du Frosinone. De plus, à une seule adresse vivaient cinq ménages originaires d'Isola Liri !

Bien qu'on ne puisse certainement pas parler de « ghetto italien » à la Guillotière, les chaînes migratoires ont conduit à des regroupements dans le quartier. Il est fort probable que ces immigrants aient tenté de recréer leur vie sociale dans leur quartier d'adoption. C'est dans cette hypothèse que quelques résultats d'une recherche sur la « communauté italienne » seront exposés afin de conclure cette rapide présentation.

LE MAINTIEN DES LIENS SOCIAUX PARMIS LES ITALIENS DE LA GUILLOTIERE

Une recherche dans les Archives de la Police a montré l'existence de plusieurs associations italiennes au début du siècle, dont les membres étaient originaires du Piémont et, pour la plupart, petits commerçants et artisans. Comme pour les Auvergnats à Paris, ce sont les commerçants et les artisans qui participent davantage au mouvement associatif que les salariés, ce mouvement ayant

une fonction professionnelle (Raison-Jourde, 1976). Toute activité politique étant interdite, le but de ces associations était déclaré comme culturel, la musique jouant un rôle important. Pendant l'entre-deux-guerres, les Italiens étaient de plus en plus surveillés (à cause de l'émigration des communistes et des "anarcho-socialistes" et de la montée du fascisme). Bien que le nombre d'associations « culturelles » ou « religieuses » se soit accru à Lyon, les témoignages des interviewés indiquent que la plupart des Italiens se retrouvaient entre eux de manière informelle.

Les origines diverses des Italiens de la Guillotière et l'absence de sentiment national a joué contre la formation d'une communauté italienne. L'attachement au « pays » se manifestait plutôt lors des repas de famille, pendant les fêtes et les sorties du dimanche sur les rives du Rhône et dans le quartier de Gerland, au sud de la Guillotière.

Mais mon travail soutient que la structure résidentielle, démographique et économique du quartier a entraîné une rapide intégration des Italiens dans la vie de la Guillotière. Les Italiens vivaient et travaillaient aux côtés de natifs de Lyon, de migrants provinciaux et d'étrangers dans ce « village urbain », et non pas dans une « petite Italie » (Gans, 1962 ; Lee, 1970). Ils sont devenus des Lyonnais à part entière, tout en gardant un attachement à leur lieu d'origine. Ces résultats confirment ainsi l'existence d'un modèle français d'intégration tout à fait différent de l'« ethnicity » américaine : s'intégrer en France, c'est devenir Français dans sa vie publique. Mais l'importance des réseaux familiaux a été incontestable dans l'adaptation des immigrés italiens, cette vie privée italienne qui leur a permis de se fondre dans ce « melting pot » efficace

(Lequin (dir.), 1988, p. 372) qu'a été la société lyonnaise.

BIBLIOGRAPHIE

- BARTON (J)**, *Peasants and Strangers : Italians, Rumanians and Slovaks an in American City, 1890-1956*, Cambr. Mass., Harvard U.P., 1975.
- BONNET (J.C)**, *Les pouvoirs publics français et l'immigration dans l'entre-deux-guerres*, Lyon, P.U.L., 1976.
- BONNET (J.C)**, *Les Italiens de l'agglomération lyonnaise à l'aube de la Belle Epoque, Affari Sociali Internazionali*, 1977, n° 3, Milano, F. Angeli.
- CAMPANI (G)**, « Assimilation et réseaux : l'immigration italienne en France », *Migrations et Méditerranée*, n° 31-32, 1985.
- CHATELAIN (A)**, « La formation de la population lyonnaise : l'apport italien (seconde moitié de XIXème siècle, début de XXème siècle) », *Revue de Géographie de Lyon*, 1952.
- CHEVALIER (L)**, *Labouring classes and dangerous classes : Paris during the first half of the nineteenth century*, London, R. and K. Paul, 1973.
- CONDON (S.A.)**, *The settlement and integration of italian immigrants in a working class district of Lyon, 1890-1954*, PhD Geography, University of London, 1987, 419 p., annexes 14 p., Bibl. 21 p.,
- DUBY (G)**, *Histoire de la France rurale. Tome IV : De 1914 à nos jours*, Paris, Seuil, 1976.
- FAIDUTTI-RUDOLPHE (A.M.)**, *L'immigration italienne dans le sud-est de la France*, Gap, Ophrys, 1964, 2 vol.
- FOERSTER (R.F.)**, *The Italian emigration of our times*. Cambr. Mass., Harvard U.P., 1924 (1ère édition, 1919).
- GANS (H.J.)**, *The urban villagers*, New York, The Free Press, 1962.
- GIRARD (A) et STOETZEL (J)**, *Français et Immigrés: l'attitude française, l'adaptation des Italiens et des Polonais*, I.N.E.D., cahier n° 19, Paris, P.U.F., 1953.
- HAREVEN (T)**, *Family time and industrial time*, Cambr. Mass., C.U.P., 1982.
- LEQUIN (Y)**, *Les ouvriers de la région lyonnaise, 1848-1914*, Lyon, P.U.L., 1977.
- LEQUIN (Y) (dir)**, *La mosaïque France*, Paris, Larousse, 1988, chapitre XV.
- MacDONALD (J.S) et MacDONALD (L)**, *Chain migration : ethnic neighbourhood formation and social networks*, Milbank Memorial Fund Quarterly, Janvier 1964, vol. 17, pp 82-97.
- MARCEL-REMOND (G)**, *L'immigration italienne dans le sud-ouest de la France*, Paris, 1928.
- MAUCO (G)**, *Les étrangers en France : leur rôle dans l'activité économique*, Paris, A. Colin, 1932.
- MERLIN (P)**, *L'exode rural*, I.N.E.D., cahier n° 59, Paris, P.U.F, 1971.
- MILZA (P)**, « Le racisme anti-italien en France : la tuerie d'Aigues-Mortes en 1893 », *L'Histoire*, n° 10, 1979, pp. 23-31.
- MUNOZ-PEREZ (F) et TRIBALAT (M)**, « Mariages d'étrangers et mariages mixtes en France : évolution depuis la première guerre », *Population*, n°3, 1984, pp. 483-510.
- PALIDDA (S.) (dir)**, *Le « comunita » ed i gruppi d'immigrati italiani in Francia. Verso un nuovo modello di relazione tra l'emigrazione e le zone d'origine*, Roma, Santi Ed., 1982, s.r.l.
- PAUFIQUE (M)**, « L'industrie de la construction du bâtiment », *Comité d'organisation locale*. Lyon en 1906, Lyon, A. Rey et Cie, 1906.
- RAISON-JOURDE**, *La colonie auvergnate de Paris au XIXème siècle : Commission des travaux historiques de la Ville de Paris*, 1976, 403 p.
- SEWELL (W.H.Jr.)**, *Structure and mobility. The men and women of Marseille, 1820-1870*, Cambr., C.U.P. et Paris, M.S.H., 1985.
- THERNSTROM (S)**, *The other Bostonians*, Cambr. Mass., Harvard U.P., 1973.
- TOMASI (S) et ENGEL (M.H.E.)**, *The Italian experience in the United States*, New York, Centre for Migration Studies Inc., 1970.